

# NOVALIS

Lettre bimestrielle n°48 – décembre 2013-janvier 2014

---

Documents biographiques  
Documents littéraires et témoignages



Novalis (1772-1801)

---

## DOCUMENT BIOGRAPHIQUE

### Vie de Novalis

Par Albert Garreau

**N**ovalis prépare les examens de droit ; telle est du moins la décision de son père. Plus vraisemblablement, il jouit de ses premiers mois d'indépendance et s'enthousiasme pour les deux professeurs à la mode, le grand Schiller, qui enseigne l'histoire et Reinhold, vulgarisateur de la philosophie kantienne. Pourtant, il est assez vain de chercher l'influence de Kant à l'origine de sa pensée, ou plus tard les influences apparentées de Fichte et de Schelling. Novalis n'est pas un philosophe de métier ; malgré ses déclarations, il se soucie même assez peu de philosophie théorique ; il est kantien comme le sont à cette époque tous les esprits protestants, d'une façon si diffuse que sans doute il ne doit rien à Kant ni à ses disciples. Du reste, à cette heure, sa passion pour Schiller, non pour le philosophe plus ou moins kantien, mais pour l'homme lui-même, est de beaucoup la plus violente. Nous jugeons sévèrement le grand classique allemand sur tant de pages hâtives, glaciales et déclamatoires. Nous ne pensons plus à l'actualité des idées qu'il exprimait, au chemin parcouru depuis *les Brigands* jusqu'à *Guillaume Tell*, à ses efforts vers la perfection, à la noblesse de ses sentiments, à son enthousiasme toujours sincère. Peu de contemporains ont échappé à la séduction de ce prophète rongé de tuberculose, roux, pâle et décharné. Hardenberg, oubliant ses études de droit, n'a plus d'autre ambition que de devenir un second Schiller. Il imprime sous ses initiales dans le *Mercur allemand* une élégie, dont le vieux Wieland fait l'éloge au public. Cette approbation du chef d'école des poètes mondains devait plaire, sans doute, à l'oncle commandeur<sup>1</sup>. Mais bien que Novalis n'existe pas encore, qu'il ne soit pour le moment qu'un étudiant qui s'exerce aux grâces et à la mythologie du XVIII<sup>e</sup> siècle, la poésie, telle que Schiller l'a prêchée, est déjà pour lui le but suprême liberté, sagesse et beauté unies dans une perfection harmonieuse. Il s'enthousiasme comme les autres étudiants pour les idées de la Révolution française. Son engouement sera bref, mais pénible à son père, qui refusera de lire les journaux après l'exécution de Louis XVI, pour ne plus tenir entre les mains des papiers où l'on était exposé à voir de telles horreurs.

---

<sup>1</sup> [Gottlob Friedrich Wilhelm von Hardenberg (1728-1800).]

Le père, inquiet, demande à Schiller d'intervenir, puisque celui-ci est la cause de tout le mal. Le jeune Hardenberg, très ému, comparait devant son idole, qui le sermonne et lui montre la nécessité d'entreprendre des études sérieuses, d'exercer une profession utile. Novalis remercie par une lettre déclamatoire, éperdue de gratitude. Néanmoins, son père juge plus prudent de l'éloigner d'Iéna, où il vient de perdre un an, et de l'envoyer avec son frère cadet, Erasme, à Leipzig, pour étudier les mathématiques, le droit et la philosophie.

Les deux frères arrivent à Leipzig pour le début de l'année scolaire, en septembre 1791. Si le vieil Hardenberg prétendait les isoler, il s'est trompé dans son calcul, car la société est nombreuse et brillante. Dès les premiers jours, Novalis se lie avec son condisciple Frédéric Schlegel. Ces deux jeunes gens ont une formation semblable. Schlegel est d'une famille de pasteurs – le même désir de s'instruire, de se cultiver solidement à la protestante, la même révolte contre les conventions et les disciplines imposées, contre tout ce qui n'est pas vécu, une intelligence subtile et vive, l'esprit critique en éveil, le besoin et le goût de connaissance totale, le dédain instinctif des routes déjà courues par d'autres. Frédéric Schlegel, comme son camarade, est âgé de dix-neuf ans à peine, mais il fait figure d'ainé parce qu'il est élégant et désabusé, qu'il a déjà eu des aventures intellectuelles et sentimentales. Ayant perdu toute foi chrétienne, il affiche son libertinage. Sa révolte est plus profonde qu'un simple *Sturm und Drang* ; il prétend réformer à la fois la société, la morale la religion. Abandonné par sa famille, sans argent et sans but, il commence à Leipzig des lectures immenses, des études désordonnées, d'histoire, de politique, de poésie et de philosophie. Il est las de son isolement, rebuté par son propre égoïsme et songe au suicide. Cependant, il fréquente la société et s'y amuse. Il affiche le mépris des vieilleries rationalistes, classiques et conservatrices. Il prétend continuer la Révolution française et la parfaire dans le domaine de l'esprit. Sans illusion du reste. Il se pose en jacobin par goût effréné de la liberté, mais il sait que partout et toujours l'homme est médiocre, incapable d'héroïsme. Tournant son ironie contre lui-même, il devient incapable de dire ce qu'il pense réellement. La seule issue possible est un acte de foi ; Schlegel prophétise donc pour le moment un renouveau de l'esprit, de l'art, de la philosophie, de la religion, par la culture hellénique, telle que l'imaginent les antiquaires de son temps et dont Goethe lui paraît le modèle accompli.

Novalis ne va pas si loin. Il se prend d'une grande admiration pour Goethe – Schiller est tout à fait oublié – et surtout il partage avec son ami les beuveries, les amours de fillettes faciles, la vie

d'étudiant. Il est agréable, galant ; il s'épanouit dans cette société légère et cette liberté toutes nouvelles pour lui. Son frère Erasme le surnomme : « Fritz le volage » et déclare qu'il ne se chargerait pas de consoler toutes les belles auxquelles son frère a conté fleurette. Mais il a de courtes crises de repentir, il prend de bonnes résolutions, qui demeurent sans effet, il ne renonce pas à la foi chrétienne.

Frédéric Schlegel est déçu. Il se serait fort bien accommodé d'une intimité plus grande et du rôle de directeur de conscience. Il annonçait à son frère aîné Auguste-Guillaume, sa rencontre avec Novalis, dans les termes suivants : « Le destin m'a mis entre les mains un jeune homme dont on peut tout espérer... Un tout jeune homme encore, de belle mine et de bonnes manières, au visage distingué, aux yeux noirs. Sa physionomie prend une expression magnifique quand il parle avec chaleur – avec quelle chaleur indescriptible ! – d'une belle chose ; il parle trois fois plus et trois fois plus vite que le commun des mortels. Il a l'intelligence la plus vive et la plus ouverte... L'étude de la philosophie lui a donné une grande facilité à exprimer de belles pensées philosophiques – il ne cherche pas le vrai, mais le beau – ses auteurs préférés sont Platon et Hemsterhuis – l'un des premiers soirs, il m'exposa avec une grande ardeur son opinion, qu'il n'existe absolument rien de mauvais au monde et que tout s'approche d'un nouvel âge d'or. Jamais la joyeuse fraîcheur de la jeunesse ne m'est apparue si éclatante... Il est très gai et malléable et prend pour l'instant toutes les empreintes qu'on lui communique. Il exprime lui-même parfaitement la belle gaieté de son esprit lorsqu'il dit dans une poésie, que la nature lui a donné de toujours regarder avec amitié vers le ciel. »

Bientôt. Schlegel déchanté. Il reproche à son compagnon « une mobilité sans frein qu'une femme même perdrait sa peine à vouloir fixer » et il écrit encore à Auguste-Guillaume : « Il ne sait prendre à rien un plaisir durable... il est brusque jusqu'à la sauvagerie, animé d'une joie remuante et inquiète. » Les deux amis se querellent, parlent de duel, puis se raccommodent. Les reproches de Schlegel sont fondés. Du reste, plus tard, Novalis reconnaîtra : « Tu sais quelle part tu as prise à mon éducation... Je ne puis me rappeler mon éducation historique sans y associer ton souvenir ». Il emprunte les cahiers de Schlegel, et les notes prises aux cours de Fichte, mais il conserve sa préférence pour Hemsterhuis, ce Hollandais qui préparait un mélange douceâtre de Platon et de Jean-Jacques Rousseau à l'usage des dames de Berlin.

Hardenberg écrit des poèmes, puisque pour lui et ses amis, rien n'importe vraiment que la poésie. Mais ces pièces de

circonstance sont encore dignes des éloges de Wieland. Il est difficile d'y deviner le grand écrivain qui viendra. Frédéric Schlegel, toujours clairvoyant, déclare : « Aucune maturité de langue ni de versification, de constantes digressions, une longueur excessive... » et peut-être son amitié seule l'incline-t-elle à dire dès cette époque, qu'il voit : « les qualités qui font les grands poètes lyriques, une sensibilité originale et une belle aptitude à concevoir les nuances du sentiment. »

Quelques événements ont lieu, dont nous ignorons le détail exact. Hardenberg est pris d'une passion violente pour une jeune femme coquette, qu'il oubliera du reste très vite. Il s'endette et se place dans un mauvais cas où son honneur se trouve menacé. Il se conduit, dit Schlegel, « comme un enfant ». Brusquement, pour racheter sa mauvaise conduite et se sauver par une discipline, il propose à ses parents de s'engager dans la carrière militaire<sup>2</sup>. Il met tant de fougue à son plaidoyer, que son père s'en laisse imposer et le convoque à Eisleben. Ses parents lui représentent qu'étant sans fortune, il devra débiter, non comme officier, mais comme simple soldat, que sa vie sera longtemps pénible et médiocre. Tableau auquel sa vocation ne résiste pas. Il accepte de reprendre une fois de plus ses études juridiques.

[À suivre]

## DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TÉMOIGNAGES

Acht Kapitel

aus

dem Leben des Osterdingen

von

Novalis.

---

<sup>2</sup> [« Mon cœur s'éveilla là pour la première fois et une vive passion pour une jeune fille que vous connaissiez bien, l'actuelle Madame Jourdan, de Berlin, me fit tout à coup embrasser une voie intermédiaire, à savoir l'état militaire. [...] Ma bien-aimée s'éloigna de moi après que j'eusse déjà fait des démarches décisives pour changer ma situation, et mes parents employèrent tous les moyens pour me faire revenir sur ma décision... » Novalis, lettre à Julius Wilhelm von Oppel, janvier 1800.]

**HEINRICH VON OFTERDINGEN.**

Pour singulier qu'il y paraisse, et toute réflexion faite, c'est bien ainsi que l'on doit se représenter Henri d'Ofterdingen : comme un jeune héros viril, au regard candide, mais volontaire, aux traits fins et réguliers, et dont on sent que la vocation s'accomplira dans les régions supérieures de l'esprit. Rien d'efféminé, rien de maladif, rien de faible, selon la représentation commune du personnage romantique, rien du surhomme nietzschéen non plus, mais l'expression de la plus élevée qui se puisse rencontrer chez un être humain, du moins en Occident. On mesure également la distance qui le sépare des héros romantiques français, tel Lorenzaccio. Finalement Henri d'Ofterdingen incarne la quête de soi (et de la Sagesse) sous les apparences les plus nobles qui soient en Occident.

**Heilbronn,**  
**bey G. G. Strasser.**  
**1819.**

---

# NOVALIS

## DEVANT LA CRITIQUE

« Novalis devant la critique » est un opuscule d'Émile Spenlé, publié à Paris, en 1903. Il constitue la thèse complémentaire de son *Essai sur l'idéalisme allemand*. Il fait le point sur les cent premières années de la réception du poète romantique allemand en Allemagne et en France (1802-1903).

### LA CRITIQUE ÉTRANGÈRE

**E**n Angleterre Novalis a été présenté par le grand initiateur aux études germaniques, Carlyle. Les préfaces de Tieck ont été la principale source où celui-ci a puisé : c'est dire que nous nous trouvons en présence de la légende romantique. Mais cette *légende* a subi chez Carlyle quelques modifications caractéristiques. Novalis est devenu une sorte de puritain mystique, un apôtre « de la grande doctrine du Renoncement ». Carlyle ne veut pas attribuer à l'amour, dans la destinée du jeune poète, l'importance que lui avait prêtée Tieck, lorsqu'il écrivait sa notice biographique. « Que toute l'existence philosophique et morale d'un homme, tel que Novalis, ait été façonnée et déterminée par la mort d'une jeune fille, presque d'un enfant, qui n'avait, semble-t-il, de remarquable que sa beauté – qualité bien éphémère à tout prendre – c'est là une conjecture qui paraîtra à tout le monde singulière... Pour des esprits tels que Novalis le bonheur terrestre n'a pas une douceur assez persuasive et assez égale pour ne pas leur enseigner tôt ou tard la grande doctrine du Renoncement... ».

Ce que Carlyle admire ensuite le plus en Novalis, ce sont ses facultés de métaphysicien. « Nous dirons que la qualité, maîtresse de Novalis à nos yeux c'est l'extraordinaire subtilité de son intelligence, ses facultés d'abstraction intense, qui lui permettent de poursuivre, avec des yeux de lynx, les idées les plus obscures et les plus insaisissables, à travers tout leur enchevêtrement, jusqu'aux extrêmes limites de la pensée humaine. Il était très versé dans les mathématiques et, nous le croyons volontiers, très épris de cette science ; mais il réalisait une forme d'esprit bien plus subtile que celle qu'exigent les mathématiques, où la pensée est soutenue par des symboles visibles et s'aide d'instruments matériels... Cette puissance de méditation abstraite, lorsqu'elle atteint à une pareille précision et à une pareille lucidité, est d'une espèce plus haute et

plus rare ; son élément propre, ce ne sont pas les mathématiques, mais bien plutôt cette *mathesis*, dont on a dit que plus d'un calculateur l'ignorait totalement ». – Par contre le puritain anglais se sent peu de sympathie pour la *Sehnsucht* romantique, pour toutes ces dispositions sentimentales et un peu malades de l'âme germanique, et même aux poésies religieuses de Novalis il reproche leur manque de concision et de vigueur dans l'expression. « Son principal défaut nous semble être une mollesse excessive, un manque de concision énergique, quelque chose que nous appellerions du nom de *passivité* et qui s'étend à toute sa pensée et jusqu'à son caractère. Il y a dans cette physionomie une expression de suavité, de pureté, de transparence qui fait songer à une femme ; mais il lui manque à tous les degrés l'emphase, la décision, la robustesse d'un caractère viril ».

L'ouvrage plus récent de M. Boyesen apporte en Angleterre une nouvelle étude sur « Novalis et la Fleur bleue », qui ne marque pas un sensible progrès sur l'Essai de Carlyle. L'auteur ne partage pas l'enthousiasme de ce dernier pour la philosophie de Novalis. Les hommes pratiques et raisonnables de l'Angleterre, dit-il, ne prendront jamais au sérieux de si abstruses et incompréhensibles rêveries. « Il est vraiment regrettable – lisons-nous – qu'un homme en qui jaillissent des sources si abondantes de poésie lyrique, ait gaspillé sa vie en des recherches stériles sur la « pluralité interne » ou les rapports des mathématiques avec la vie émotionnelle ». Un des premiers aussi l'auteur signale le problème pathologique clans les Hymnes à la Nuit : malheureusement toutes ces assertions ne sont motivées en aucune manière et l'ouvrage laisse l'impression d'un travail de vulgarisation facile, approprié au goût et aux préjugés d'un public un peu borné.

En France Novalis a d'abord été présenté au public par Mme de Staël. L'illustre écrivain, qui consacre une page enthousiaste au *Sternbald* de Tieck, ne mentionne même pas *Henri d'Ofterdingen*. Elle ne voit en Novalis que le poète religieux et surtout le contemplateur religieux de la Nature et elle donne, à cette occasion, la traduction d'une page entière du *Disciple à Saïs* sur les rapports de l'homme avec la nature. – En 1835 un jeune écrivain, Lerminier, affilié à la secte saint-simonienne, rendait compte d'un voyage d'études en pays allemand. La spéculation romantique allemande avait produit une profonde impression sur son esprit : il croyait y découvrir les éléments d'une religion nouvelle de l'humanité analogue au *Christianisme nouveau* qu'avait déjà prêché Saint-Simon. « Comme l'idéalisme grec a préparé le christianisme, l'idéalisme germanique prépare la religion qui succèdera au christianisme » (*Au delà du Rhin*). Les termes dans lesquels il annonce cette Révolution



religieuse, opérée par les sciences de la nature surtout, rappellent à s'y méprendre les prophéties de Novalis, dans son *Europa*. Et en effet c'est aussi en Novalis que Lerminier salue un des premiers apôtres de la religion future. « Abreuvé de panthéisme, amant de l'humanité, républicain rêvant d'une démocratie royale (sic), triste avec l'ancien Évangile (?), possédé d'une allégresse enthousiaste au pressentiment d'un Évangile nouveau de bonheur et de félicité, Novalis a été dans notre siècle le Christ de l'idéalisme ».

Si Lerminier voit dans Novalis le précurseur d'une religion nouvelle de l'humanité, Montalembert, dans un article de l'*Avenir* que nous avons déjà cité, en fait un annonciateur de la restauration catholique en Allemagne, une sorte de « de Maistre allemand ». Le jeune poète avait, dit-il, « l'ardente dévotion d'un lévite » ; son cœur était « fervent et pur comme celui d'une vierge catholique ». Les secondes fiançailles de Novalis, qui suivirent de si près la mort de celle qui devait remplir son existence entière, jettent, il est vrai, une note discordante dans cette séraphique symphonie. Montalembert finit par en trouver cependant une interprétation très bizarre. Novalis, selon lui, aurait « obéi au vœu de ses parents, sans cesser d'être fidèle à celle qui absorbait ses souvenirs comme ses espérances, comptant bien que la mort viendrait assez à temps pour le rendre à ses anciens serments ». On ne saurait rien imaginer de plus invraisemblable et de plus faux !

Une étude plus sérieuse a été publiée par M. Saint-René Taillandier en 1854<sup>3</sup> dans la *Revue de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier*. Novalis n'est ni un réactionnaire, ni un rationaliste, c'est un « illuminé », pour qui la philosophie et la religion se ramènent à une extase tout intime et individuelle. « Le résultat du mysticisme de Novalis, c'est l'enthousiasme et, disons-le franchement, le délire de la poésie ». M. Taillandier donne une longue et intéressante étude de Henri d'Ofterdingen. « La fleur bleue de Novalis, – dit-il, – c'est le calice céleste dans lequel repose ce qu'il y a de plus élevé, de plus sacré au monde, l'amour, la poésie, l'intelligence claire et complète de tous les secrets de l'Absolu ». Très finement le critique français compare la composition du roman à une partition musicale. « Les motifs légèrement indiqués dans l'Ouverture vont se répéter, se développer et remplir bientôt la partition tout entière ». Par contre le *Märchen* de Klingsohr et surtout la seconde partie projetée du roman lui paraissent relever de la pathologie mentale, plus que de la critique littéraire. – Cependant, dans l'ensemble, cette étude marquait un progrès, non seulement sur ce qui avait paru jusqu'alors en France, mais même sur la plupart des travaux

---

<sup>3</sup> [En fait, en 1847.]

allemands contemporains concernant le romantisme. « L'Allemagne actuelle – écrivait en terminant M. St-René Taillandier – ne juge pas Novalis : elle se venge. Irritée d'avoir succombé aux énervantes séductions du mysticisme, elle renie les maîtres qu'elle aimait hier. On reviendra un jour sur ce jugement passionné »

A une époque récente seulement et presque contemporaine les idées romantiques allemandes ont pénétré en France dans la littérature du jour, – à la suite de la musique de Wagner, de la philosophie de Nietzsche et des drames de M. Hauptmann. Nombreuses sont du reste les affinités entre les Symbolistes français et les premiers romantiques allemands. La tradition spirituelle qui relie secrètement ces deux époques littéraires apparut mieux, lorsqu'en 1895 M. Maeterlinck publia une traduction des *Disciples à Saïs* et des fragments de Novalis, précédée d'une étude sur le jeune mystique allemand. Cette introduction, très symptomatique et, en un certain sens, initiatrice, ne donne cependant qu'une idée très imparfaite et, à certains égards, même fautive du poète romantique. M. Maeterlinck a vu Novalis à travers les préfaces de Tieck et l'Essai de Carlyle. Cette figure de légende il s'est travaillé à la rendre plus vaporeuse, plus incolore, plus irréelle encore. Il n'a voulu reconnaître en Novalis ni le philosophe, ardent disciple de Fichte, ni l'artiste, épris d'art goëthien, mais seulement l'auteur de quelques fragments mystiques, – âme incohérente, sans flamme et sans passion, qui promène sur le monde un regard étonné et doucement extravague. « C'est un mystique presque inconscient et qui n'a pas de but... Il sourit aux choses avec une indifférence très douce et regarde le monde avec la curiosité inattentive d'un ange inoccupé et distrait par de longs souvenirs... Il vit dans le domaine des intuitions erratiques, et rien n'est plus ondoyant que sa philosophie... C'est un Pascal un peu somnambule, qui n'entre que très rarement dans la région des certitudes où se complait son frère » [1895]. Certes on reconnaît difficilement dans ce portrait le fonctionnaire scrupuleux de Weissenfels, l'ingénieur très préoccupé d'améliorations techniques, – le jeune philosophe, lecteur passionné de la « *Wissenschaftslehre* », qui rêvait de mettre l'Absolu en logarithmes et de découvrir pour l'invention artistique et les procédés de composition littéraire une méthode algébrique universelle, – l'auteur de *Henri d'Ofterdingen* enfin, qui, de son roman, projetait de faire une Encyclopédie universelle, le document des « années d'apprentissage d'une nation tout entière ». Et s'il se rencontrait dans sa personne quelque tendance à l'incohérence mentale, il convient de reconnaître pourtant que M. Maeterlinck l'a très délibérément exagérée.

C'est dans l'ouvrage du critique danois, M. Georg Brandes, qu'on trouverait la politique la plus radicale et la plus tendancieuse du romantisme allemand [1897]. Le but franchement avoué de l'auteur est de combattre la réaction politique et religieuse dans son propre pays, – réaction dont les auteurs romantiques allemands ont été les ancêtres et les promoteurs plus ou moins responsables. – Assurément la critique du passé, inspirée par les nécessités et les préoccupations de l'heure présente, est, à certaines heures, légitime et même indispensable : elle avait été entreprise à l'endroit du romantisme, en Allemagne même, par les libéraux de 1830. Mais il n'en est pas moins à craindre que, sous l'empire persistant de préoccupations exclusivement polémiques, l'image du passé ne se déforme peu à peu. C'est ainsi que M. Brandes identifie dès le début les termes de « romantisme » et de « réaction politique et religieuse ». Cependant il est obligé de reconnaître lui-même au cours de son étude que cette identification ne se justifie en Allemagne que pour une période postérieure au premier romantisme – la période qui a suivi les guerres de l'indépendance – et que, même dans les « *Burschenschaften* », les aspirations romantiques, libérales et révolutionnaires se trouvaient souvent confondues. – Malgré cela il se trouve amené à prêter aux premiers romantiques des intentions et des arrière-pensées qu'ils n'ont jamais eues et par suite à défigurer tendancieusement leur pensée véritable. – En Novalis M. Brandes reconnaît un « de Maistre allemand », plus sentimental, moins passionnément logicien, moins équilibré et moins robuste surtout que le grand réactionnaire français. L'histoire de sa vie et de sa pensée n'est qu'un long reniement de l'idéal révolutionnaire, qui avait enthousiasmé sa jeunesse. « Novalis, qui dans ses lettres de jeunesse se déclare ouvert à toutes les forces intellectuelles de progrès, qui appelle de ses vœux une St-Barthélemy du despotisme, qui professe des sympathies républicaines, qui écrit au sujet du procès d'athéisme intenté à Fichte : « Le brave Fichte combat, à vrai dire pour nous tous » (entre parenthèses, la phrase n'est pas de Novalis mais elle est tirée d'une lettre d'Aug. Wilh. Schlegel), « Novalis finit par saluer dans le roi l'image terrestre du Destin, il en arrive à condamner le protestantisme comme une force révolutionnaire, à glorifier la puissance temporelle du pape et à présenter l'apologie du jésuitisme ». Ailleurs l'auteur esquisse un parallèle – quelque peu poncif – entre le poète aristocrate, le fonctionnaire loyaliste de Weissenfels, et les va-nu-pieds de la Révolution, qui couraient à la frontière en chantant la Marseillaise. Ou bien encore il oppose Novalis au poète révolutionnaire Shelley. « Pour Novalis la Vérité s'appelait Poésie et Rêve, pour Shelley elle s'appelait Liberté.

Novalis la cherchait, dans une Église immuable et puissante, Shelley dans une hérésie militante. Le premier la faisait s'asseoir sur le trône et sur le siège pontifical ; le second secouait le joug de toute autorité ».

Est-il besoin de signaler, non seulement ce qu'il y a d'artificiel dans de pareils parallèles, qui isolent les hommes de leur entourage et de leur époque, mais aussi ce qu'il y a d'excessif et même de complètement erroné dans ce réquisitoire brillant ? M. Brandes, pour les besoins de la cause, attribue vraiment une importance exagérée aux aspirations révolutionnaires du jeune étudiant, qui se réduisaient à quelques tirades sonores. Combien cette conception d'une « évolution » politique chez Novalis paraît invraisemblable si on songe qu'en 1792, au moment où il était encore en pleine effervescence révolutionnaire, il songeait cependant très sérieusement à prendre service dans les armées qui devaient combattre les phalanges républicaines sur le Rhin ! – Que Novalis ait appartenu par sa naissance à un milieu aristocratique, on ne saurait, en bonne justice, l'en rendre responsable. Mais qu'il ait été un « aristocrate » dans le sens où M. Brandes prend le mot, c'est inexact. L'aristocratie qu'il rêvait, comme les autres romantiques de son temps, c'était une aristocratie de culture et d'intelligence ou, plus exactement, une aristocratie d'artistes, et il s'est représenté lui-même sous les traits du poète Henri d'Ofterdingen, fils d'un humble artisan d'Eisenach. De même on peut se demander dans quelle œuvre Novalis a glorifié « la puissance temporelle du pape ». Le pamphlet religieux d'*Europa* aboutit à une conclusion précisément opposée et sur ce point encore M. Brandes a profondément méconnu les véritables aspirations religieuses et philosophiques du romantisme primitif. – Ce sont ces problèmes particuliers, soulevés par l'interprétation de l'œuvre de Novalis, que nous allons à présent encore passer en revue.

[À suivre]

### RICARDA HUCH

Ses relations avec Frédéric Schlegel, l'un de ses plus vieux amis, furent exceptionnelles. Presque avec aucun autre il entretint d'aussi excitants et d'aussi féconds échanges spirituels, avec nul autre il ne pouvait mieux symphilosopher. Leurs deux intelligences aimaient à voyager ensemble et à communiquer leurs expériences réciproques. Mais Frédéric, si fin, si puissant, si compréhensif, lui aussi, ne pensait pourtant pas avec autant

d'intensité que Novalis. La nature nerveuse, souple, chaste de Novalis fut plus d'une fois effarouchée devant la lourde exubérance de Frédéric. C'était comme si un esprit de la terre et un esprit de l'air eussent communiqué entre eux. Frédéric ressentait le souffle pur, fort et animateur qui venait de Novalis, et l'aimait avec une nuance légère et très émouvante de pitié.

Wilhelm éprouvait chez Novalis quelque chose de lointain, d'étranger et de beau, qu'il n'accueillait pas sans vénération. Comment enfin Caroline n'eût-elle pas aimé cet être harmonieux ? Mais cet homme et cette femme étaient pour Novalis ce qu'on pourrait peut-être appeler, aussi brièvement que possible, trop peu romantiques. « Ses paroles semblaient surgir d'un profond passé de l'esprit » a dit Steffens de Novalis, dans ses mémoires. Dans ce monde intérieur et secret, où il avait établi sa plus chère retraite, ils ne pouvaient pénétrer avec lui. Ils l'aimaient comme on aime celui qui vient d'un pays lointain et très mystérieux, dont la langue a un accent étrange et inconnu, qui en parlant emploie des images empruntées à un paysage d'un charme étrange et fabuleux. Parmi les romantiques, Tieck fut celui qu'il préféra. Tieck lui était bien inférieur en clarté d'esprit, en force et en constance, mais il partageait jusqu'au plus intime sa douce sensibilité. Ils n'apprirent à se connaître que deux années après la mort de Sophie.

Au début de ce deuil cruel, il ne se mêla que par devoir à la société des autres, et ce n'était qu'à contre-cœur qu'il consentait de rompre avec sa contemplation de la mort. Mais peu à peu la pesanteur de la terre triompha de cette forme aux pas légers et prête à prendre son vol. Et cela précisément parce que l'invisible est étroitement lié au visible, en est même inséparable. Plus on pénètre les apparences sensibles plus elles nous sont chères. Bien que les sciences pures fussent tout d'abord ce qui l'attira dans le cercle de ses amis, c'était aussi par besoin de se rapprocher des choses de cette terre. Ses entretiens sur ces sujets, en particulier avec Frédéric Schlegel, le mettaient dans un enthousiasme qu'il n'aurait cru ni possible ni convenable dans l'état où il était. Il croyait pour cette raison devoir se tenir sur ses gardes dans ses relations avec cet ami, car tout ce qu'il avait de pétillant, de plaisant et toute sa flamme magnétique, se déchargeaient en sa présence.

Avec une douce angoisse, il se sentait irrésistiblement attiré vers la vie. Car il cherchait à se plonger puissamment dans l'élément supra-terrestre. Auprès de la tombe de Sophie il s'efforçait d'évoquer en son âme fugitive son amie et tout ce qu'elle était pour lui, jusqu'à se la rendre palpable et à se sentir embrasé par sa présence. Avec un orgueil enfantin, à la fois émouvant et sublime, il prenait des notes, lorsqu'il avait réussi à étendre de nouveau les ailes

et à pénétrer puissamment dans le lointain au-delà du ciel de la nuit. On pourrait appeler le déroulement de cette lutte une tragédie renversée : on est empli de crainte et de pitié, mais aussi de bonheur à voir comment la vie, dont l'être renonçant a pris congé dans le premier acte, par sa seule force et par sa seule beauté l'attire de nouveau dans ses bras maternels, et comment au dernier acte, elle presse le vaincu, ardent et honteux, sur son cœur éternel. La victoire ne fut pas facile pour la vie. Cette conversion dans le sein de la vie ne s'opéra pas sans un visible ébranlement. Car il fit sur lui-même cette épouvantable et mystérieuse expérience : le sentiment le plus vrai, le plus pur et le plus absolu, peut s'éteindre, quand la présence de l'objet aimé ne ranime pas la flamme de la passion, et le cœur le plus profondément fidèle est alors passible d'infidélité. On remarque le trouble de son cœur à l'insistance avec laquelle il voudrait se prouver à lui-même par une mort volontaire ou en renonçant à la vie du monde la fidélité par delà la mort. Dans une angoisse suprême il proclame la formule : Christ et Sophie ! Il avait cru comme à un dogme qu'elle était la moitié de son être, qu'il lui faudrait un jour renouveler ce lien avec celle que la sagesse d'une loi éternelle avait ravie à ses côtés.

Mais il ne lui était pas possible d'aimer une ombre. A Freiberg, où il s'était rendu selon le désir de son père, pour suivre des cours à la « Bergakademie », il se fiança avec Julie de Charpentier, qui, à ce qu'il semble, lui témoigna de l'amour et éveilla le sien. Steffens la représente comme une femme très cultivée, belle, tendre, avec une expression mélancolique.

L'aima-t-il, comme on l'a dit, avec moins de passion que Sophie, il est très difficile de l'affirmer, mais c'est peu vraisemblable ; car il ne pouvait pas s'arrêter à mi-chemin dans le sentiment et l'action. Sans aucun doute le souvenir de son amour qui avait dû être plus fort que la mort et ne l'avait pas été, vint parfois opprimer la joie nouvelle de son cœur. Pourtant, il ne renonça pas à ses rapports avec Sophie. Son amour était devenu pour lui une religion. Son infidélité, alors qu'il se sentait et se savait fidèle, son double amour fut le problème qui retint toutes ses pensées. Il le résolut dans son roman *Henri d'Ofterdingen*, de cette manière : Sophie et Julie ne sont deux êtres que dans le monde des apparences, mais se révèlent un seul et même être, dans le pays de la perfection, où tout ce qui était séparé se réunit. Il aurait désespéré de lui-même, s'il en était arrivé à abandonner son premier sentiment, en lui si fort et si pur ; il cherchait à le conserver et à le mêler à son nouvel amour dans une union mystique. Il jetait un regard plein d'espoir et d'amour vers l'avenir, et avait de sa situation actuelle une vision aussi métaphysique que jadis de ses rapports

avec Sophie, ainsi qu'on peut s'en rendre compte dans les strophes suivantes

Puisque avec une joie sans nom  
 Je suis le compagnon de ta vie,  
 Et me repais avec une profonde émotion  
 Du miracle de ton être,  
 Que nous sommes unis jusqu'au plus intime,  
 Que je suis à toi et toi à moi,  
 Que par dessus tout, j'ai fait choix de l'unique  
 Et que cette unique m'a choisi,  
 Rendons-en grâce à l'être pur  
 Qui nous a élus par son amour.

Tandis que Novalis étendait les bras vers la mort, la vie s'empara de lui. Puis lorsqu'il crut sentir sur ses boucles la couronne suprême de la vie, la mort était à son chevet. Il la craignait maintenant. Il avait eu des pressentiments qui lui avaient inspiré cette sombre maxime : « La vie est une maladie, un acte passionné ».

En vérité son attachement pour la vie était inséparable de sa piété, et pourtant la vie est la seule forme connue de nous dans laquelle nous puissions nous développer. Il était artiste : il se complaisait dans le monde des sens, comme il le disait lui-même selon les rapports de Just, mais non dans celui de sensualité. Il ne doutait cependant pas que chaque homme dût, toujours et en tous lieux, même au delà de sa mort corporelle, s'efforcer d'atteindre le but de sa perfection. Il croyait que tout ce qui arrivait était pour le mieux. Ainsi, mourant, il employa sa force fléchissant à être résigné et serein, et à se soumettre. Il souffrait beaucoup d'oppressions corporelles, et il est émouvant de lire dans son journal intime comment il cherchait à s'habituer à cette angoisse, à sonder son mal et à en triompher en connaissance de cause et avec bonne volonté. Pour lui il allait de soi que l'on devait accomplir son devoir jusqu'à la dernière extrémité. On pourrait dire qu'un sens inné de l'adaptation l'empêcha de s'abandonner.

Avec un calme égal, il envisageait de voir le vœu de son cœur s'accomplir par son mariage avec Julie, ou sa maladie lui refuser ce bonheur, auquel cas il entreprendrait une série de choses dont il désirait s'occuper ou poursuivre l'étude. Quel que pût être son destin, il voulait l'utiliser pour sa formation personnelle. Ses yeux sombres de visionnaire voyaient le chemin que son génie avait tracé pour lui dans la vie, et y projetaient une lumière douce et pénétrante. Ne s'emplirent-ils pas de larmes lorsqu'ils reconnurent que ce chemin n'était pas celui de l'amour, mais celui de la mort ?

## LE SYMBOLE CHEZ LES PRÉROMANTIQUES ALLEMANDS

**A**vant de parler du Symbole chez les Préromantiques allemands, il faut indiquer, en quelques mots, ce que nous entendons sous ce nom. Il s'agit de poètes d'une époque, qui est d'ailleurs aussi à la fois celle du classicisme allemand, l'époque des œuvres classiques de Goethe et de Schiller, c'est-à-dire la dernière décennie du XVIII<sup>e</sup> siècle ; et peut-être aussi les premières années du XIX<sup>e</sup>. Le plus éminent de ces poètes est sans doute Novalis. Né en 1772, mort à 30 [*sic*] ans en 1801, il laissait une œuvre incomparable tant sur le plan poétique que sur le plan philosophique. Elle comprend un nombre considérable de poèmes dont quelques-uns sont devenus si célèbres que le grand public oublie souvent le nom de leur auteur et deux romans, ceux d'*Heinrich von Ofterdingen* et *Die Lehrlinge zu Sais* (Les apprentis de Sais) dont le premier constitue le chef-d'œuvre du préromantisme allemand. C'est surtout dans ce livre que nous chercherons des exemples de symbolisme préromantique. Mais, et c'est ce qui est surprenant, Novalis a également laissé trois mille aphorismes philosophiques environ, concernant tous les domaines de la pensée – aphorismes dont il a voulu tirer les matériaux d'une Encyclopédie philosophique universelle. Il ne réalisa pas ce projet, mais les lumières fragmentaires que nous fournissent ces aphorismes négligés par les chercheurs dans l'histoire de la philosophie de l'idéalisme allemand, sont inestimables pour la connaissance du monde préromantique. Parmi ces réflexions qui concernent tout le champ des connaissances humaines, quelques-unes sont consacrées au problème du symbole poétique.

Aux côtés de Novalis se trouve son ami le plus proche, le jeune Frédéric Schlegel, du même âge et lié à Novalis par ce rapport extrêmement étroit inlassablement cherché par les Préromantiques et nommé par eux « symphilosophiein » et la « sympoiesis ». Frédéric Schlegel n'a pas le génie poétique créateur de Novalis. Il donne toutefois dans ses aphorismes, ses études critiques et ses lettres, de précieux renseignements sur leur notion du symbole et de l'art symbolique.

Pour compléter ce petit tour d'horizon, il faut mentionner deux autres membres du cercle célèbre constitué à Berlin, puis quelques années plus tard à Jéna : Tieck, l'auteur fantaisiste des comédies préromantiques, et Auguste-Guillaume Schlegel, frère



ainé de Frédéric, et peut-être celui des préromantiques qui contribue le plus à répandre la pensée romantique dans les salons littéraires de l'Europe entière tant par ses cours privés que par ce qu'il transmet à son amie Mme de Staël. Nous ne parlons pas ici plus en détail de ce groupe, puisque notre intention n'est pas de faire l'histoire du préromantisme allemand, mais d'étudier en lui le symbolisme.

Lorsque le romantisme se répandit en Europe, au moment où en Allemagne s'élevait une deuxième génération de romantiques, le cercle préromantique avait cessé d'exister depuis plusieurs années. Ses membres étaient morts comme Novalis, ou se trouvaient dispersés aux quatre coins du monde. La pensée et la poésie qu'il s'était efforcé d'atteindre restaient sans lendemain et ce que le « romantisme » réalisait dans les différents pays n'était plus qu'une ombre falote de l'idéal très élevé de Novalis : celui de la « Transzendente Universal-Poesie » qu'acclamait Frédéric Schlegel.

Le symbolisme préromantique et ce que les préromantiques avaient compris sous la notion de symbole est en contact étroit avec cette visée. Il est impossible de parler de symbolisme préromantique sans parler de cette poésie transcendante universelle qui devait réunir toutes les possibilités de la poésie traditionnelle depuis Homère. Ce but suprême fut vite abandonné par les successeurs des préromantiques appelés sans doute à tort « romantiques ». Les romantiques allemands par exemple se sont bornés à un nationalisme inconnu. En France, le romantisme fut un mouvement fervent et pittoresque, très éloigné de toute ambition métaphysique. En Allemagne même, on, peut dire sans exagération que le programme de Novalis ne fut jamais réalisé jusqu'à ce jour. Les quelques tentatives de le faire furent dues à l'influence du symbolisme français, seul vrai successeur du Cercle d'Iéna. Ce n'est pas un hasard si le mouvement devient le « Symbolisme »

[À suivre]



« A Pobles, pendant les courtes vacances d'automne, la bibliothèque de l'aïeul l'invitait aux lectures méditatives. Il [Nietzsche] approfondit ainsi Novalis, tant aimé de son maître Koberstein. Il apprit de lui que la résistance du monde matériel n'est peut-être que notre propre défaut d'activité, et qu'il n'est pas d'autre fatalité pour nous opprimer que l'inertie de notre esprit. » Charles Adler.

---

## NOVALIS 2008

### Réception de Novalis en France

#### Volume 1

- Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1<sup>er</sup> novembre 1900.

#### Volume 2

- Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.

#### Volume 3

- Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, t. XVI, 1895.

#### Volume 4

- Eugène Lerminier, *Extrait d'au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.

#### Volume 5

- « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.

#### Volume 6

- [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.

#### Volume 7

- Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.

#### Volume 8

- Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.

#### Volume 9

- [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832.

#### Volume 10

- Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.

#### Volume 11

- Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847.

#### Volume 12

- Anonyme, *Œuvres de Novalis*, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel, *Journal des Débats*, 19 septembre 1831.

#### Volume 13

- Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908.

**Volume 14**

- Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903.

**Volume 15**

- Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904.

**Volume 16**

- Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836.

**Volume 17**

- Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841.

**Volume 18**

- Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828.

**Volume 19**

- Tédor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911.

**Volume 20**

- Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844.

**Volume 21**

- Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894.

**Volume 22**

- Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893.

**Volume 23**

- Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911.

**Volume 24**

- Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907.

**Volume 25**

- Henri Blaze de Bury, « Novalis », « Les écrivains modernes de l'Allemagne », Paris, 1868.

**Volume 26**

- Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905.



## SOMMAIRE

### Document biographique

- Albert Garreau, « Novalis », extrait de *La Fleur enchantée*, la Colombe, Paris, 1956.

### Documents littéraires et témoignages

- Émile Spenlé, *Novalis devant la critique* (suite), Paris, 1903.
- « Novalis » par Ricarda Huch (suite et fin), extrait des *Romantiques allemands* (1899), Grasset, 1933.
- Beda Allemann, « Le symbole chez les préromantiques allemands », *Recherches et débats*, n°29, décembre 1959.

### NOVALIS 2008

- Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-12.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.fr>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : [jm@moncelon.fr](mailto:jm@moncelon.fr)

Tous droits réservés

2006-2013